

Au cœur de Fleurus, la tour-martyre de l'église est le symbole altier d'une population qui n'a jamais consenti à renoncer

Si, à l'origine, l'église paroissiale de Fleurus était dédiée à saint Barthélemy, par la suite, un édifice plus important fut construit au VIII^e siècle et placé sous l'invocation de saint Victor de Marseille. Toutefois, c'est vers la fin du XII^e siècle qu'un nouveau sanctuaire supplanta l'ancien et, aujourd'hui, il en reste la tour et la nef centrale. A quatre reprises, les saintes reliques placées dans l'église avaient échappé aux multiples incendies, mais hélas, en 1578, elles disparurent dans le sac de la ville auquel devaient se livrer les hordes de l'archiduc Jean-Casimir.

Des ruines après leur passage...

La plus grande confusion régnait à cette époque dans les Pays-Bas.

L'archiduc Casimir, prince palatin, s'était laissé entraîner par les offres de la reine Elisabeth d'Angleterre. Son entrée en action déplaça au prince d'Orange.

El n'empêche que, le 18 juin 1578, il partait de Kaiserslautern, à la tête de 5.000 cavaliers et 1.100 hommes à pied. Près de Strasbourg, 1.200 huguenots le rejoignaient et quasiment autant à Mayence. C'est d'une véritable armée dont il disposait en arrivant dans les provinces belges.

Et, tandis qu'ici et là, on s'efforçait de contenir les assauts calvinistes, Casimir crut le moment propice pour entreprendre un raid audacieux. Il fonça sur Lierre, Malines et Bruxelles puis, obliquant vers le sud, dévasta Aerschot et Tirlemont avant de s'en prendre à l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville et aux fermes de Chassart.

A son tour, la ville de Fleurus tomba aux mains des envahisseurs calvinistes qui saccagèrent et incendièrent tout sur leur passage. Les cruautés, selon les chroniqueurs, dépassèrent ce que l'on avait vu jusqu'alors.

L'abbaye cistercienne de Soleilmont eut également beaucoup à souffrir ainsi que le couvent des pères franciscains de Farcennes, occupé durant trois semaines, et dont l'église fut profanée. A Châtelet et à Marchienne, ce fut aussi « une véritable rafale de banditisme, de violences et d'énormités exécrables et plus que barbares ».

De nouvelles reliques

Dans le sac et l'incendie de la ville de Fleurus, la plupart des archives avaient été complètement anéanties car les reitres n'avaient pas plus épargné les bâtiments civils que religieux.

Pasteurs, mambours, bourgeois et manants de Fleurus n'eurent de cesse, alors, en relevant la cité de ses ruines, que de rechercher d'autres reliques de saint Victor de Marseille. Après les avoir trouvées au couvent des pères franciscains de Valenciennes, ils adressèrent à ces derniers une demande appuyée par l'évêque de Namur, Jean-François Bulsseret, et l'archevêque de Cambrai.

Le 15 octobre 1612, les franciscains s'acquittèrent de leur œuvre de bienveillance charitable, en attestant « avoir donné un os du bras, qu'ils ont enfermé dans un coffret ou caisse en bois, cacheté du grand sceau du couvent, et remis le tout aux mains de Servais Noletz, révérend pasteur de Fleurus, licencié en théologie, pour être transporté en l'église de Fleurus et accroître la piété des habitants, demeurés longtemps sans connaissance du lieu où reposaient les reliques de saint Victor, patron de leur paroisse ».

Les précieuses reliques sont enfermées dans une chasse en argent repoussé, beau morceau d'orfèvrerie, largement et consciencieusement ciselé. Six scènes et autant d'inscriptions naïves évoquent le martyre du saint.

La plus belle du pays

Dans ses « Souvenirs », parus en 1865, « au bénéfice des pauvres », un Fleurusien, Charles-Fr. Jacquet écrivait que « l'église de Fleurus est très ancienne. L'architecture en est mauvaise et ne représente le style d'aucune époque... ». Mais il ajoutait, non sans une pointe de fierté, « le clocher était, avant

hauteur de trente-trois mètres et est surmontée d'une flèche quadrangulaire de douze mètres d'élévation. D'une architecture très sobre, elle paraît massive. Un escalier intérieur, pratiqué dans l'épaisseur de ses murailles de deux mètres, conduit au sommet. Elle est éclairée à la partie supérieure par quatre fenêtres bilobées et aux parties moyenne et inférieure, par deux prises de jour peu artistiques, le dernier revêtement extérieur cachant les deux grandes fenêtres romanes visibles à l'intérieur.

Une même histoire

L'histoire de la tour de l'église, c'est l'histoire de la ville elle-même.

Après le passage des reitres calvinistes de l'archiduc Casimir, on avait réparé l'édifice comme on avait pu pour permettre la célébration des offices. Ce n'est que dix-huit ans plus tard qu'un octroi de Philippe II, en suite d'une requête des autorités de la ville, permettait de lever un impôt pour la restauration de l'église. A ce montant nettement insuffisant pour pourvoir aux dépenses, le curé-doyen, maître Martin de Gosseries devait ajouter le bénéfice d'une souscription et d'une collecte qu'il avait assumées lui-même. L'église restaurée fut consacrée solennellement le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement et cet anniversaire qui n'a cessé d'être célébré depuis lors, a donné lieu à la kermesse de Fleurus.

En 1622, la ville et l'église eurent grandement à souffrir de bandes allemandes protestantes commandées par Ernest de Mansfeld, le duc Christian de Brunswick, von Halberstadt et Frédéric, duc de Saxe-Weimar. Pendant les quarante années qui suivirent, on ne cessa de réparer, tantôt la toiture, tantôt la tour, tantôt le cœur, tantôt les verrières. Et puis, le 1er septembre 1704, à midi, tandis qu'il s'était mis à neiger, la foudre tombait sur la tour de l'église, fracassait une partie des voûtes en bois et y mettait le feu. Aidés par des gens de la ville qui faisaient la chaîne avec des petits seaux remplis d'eau et même de lait, deux frères, Jacques et Joseph Piron grimpaient audacieusement et allaient éteindre ce début d'incendie.

Par la suite, une longue contestation devait opposer les autorités fleurusiennes au Chapitre Saint-Aubain, à Namur, car ce dernier ne voulait pas intervenir dans le paiement des réparations succes-

sives que « Sa Majesté Impériale et Catholique » avait cependant approuvées.

Le 31 octobre 1776, le procureur général émettait l'avis que l'entretien de la grande nef de l'église incombait aux décimateurs du lieu et que celui des bas-côtés devait être supporté par la communauté. Quelques années plus tard, des travaux d'entretien étaient entrepris mais, entre-temps, l'édifice continuait à se dégrader.

Le 21 avril 1783, les paroissiens adressaient une requête pour pouvoir emprunter cent pistoles sur les bois communaux afin de restaurer la flèche et la tour de l'église, tandis qu'une délégation se rendait à Namur auprès des décimateurs de Fleurus pour les solliciter de laisser subsister cette partie de l'édifice. En vain. Les trois gros décimateurs allaient même s'entendre, en 1784, pour démolir le beau clocher surmontant la tour, sous prétexte qu'il tombait en ruine, alors qu'ils étaient obligés de le reconstruire et de l'entretenir. Ils voulaient ainsi diminuer leurs charges par économie et n'hésitaient pas à défigurer l'aspect général de l'église malgré les protestations des paroissiens.

Une impression d'écrasement

La nouvelle couverture de la tour donnait au clocher l'air d'un pigeonier.

Sans doute, avec le temps, aurait-on pu arriver à remédier à cet état de fait mais les événements allaient se précipiter et, dans les temps agités de la Révolution et de l'Empire, l'église fut abandonnée à son sort.

Ce n'est qu'en 1818 que la toiture put être réparée. Quant à la tour, après bien des discussions entre les administrateurs communaux et les membres de la fabrique d'église, une première restauration devait intervenir en... 1844, complétée par d'autres travaux en 1851.

En sa séance du 18 décembre 1852, le conseil communal, à parité de voix, émettait un vote défavorable au rétablissement d'une flèche et, par la suite, contre l'avis de la Commission royale des Monuments, « faisait réduire le volume de la toiture pour y substituer une partie de maçonnerie ».

Les travaux, exécutés en 1856, laissaient à la tour une impression d'écrasement.

A trois reprises encore, de grosses réparations devaient être effectuées aux toitures du clocher et de l'église : après la tempête du 12 mars 1876, en 1899 et en 1916-1917, par l'administration communale.

Recouverte autrefois d'ardoises, la flèche l'est en zinc depuis l'intervention de la ville durant la première guerre mondiale.

C'est de cette époque aussi que date une croix magnifique en fer battu surmontée d'un coq en cuivre.

Fabriquée par M. Joseph Planché, dorée par M. Jaumotte, le coq

avait été placé le 21 juin 1917 par l'ardoisier M. Meesens.

Faut-il souligner le caractère poignant de cet événement apparemment anodin ? C'est au moment où les Allemands commencent à ressentir durement les effets du blocus économique et procèdent à la réquisition militaire de tous les objets en cuivre — matière première d'importance primordiale — que les Fleurusiens se payaient un coq de ce métal recherché.

Dans la « cité des Bernardins », on prouvait alors que l'esprit wallon savait « voler haut ».

Il n'a jamais désarmé, depuis lors, pas plus que l'église paroissiale qui continue, par-delà les ans, et avec le ministère attentif de ses servants, de remplir fidèlement le rôle spirituel qui lui est dévolu depuis des siècles...

Claude DESTABEL

ciencieusement ciselé. Six scènes et autant d'inscriptions naïves évoquent le martyre du saint.

La plus belle du pays

Dans ses « Souvenirs », parus en 1865, « au bénéfice des pauvres », un Fleurusien, Charles-Fr. Jacquet écrivait que « l'église de Fleurus est très ancienne. L'architecture en est mauvaise et ne représente le style d'aucune époque... ». Mais il ajoutait, non sans une pointe de fierté, « le clocher était, avant 1789, un des plus beaux du pays. Sa flèche élançée dominait les grandes plaines qui entourent cette ville. Le clocher était entretenu aux frais des chanoines de Fosses. La flèche disparut avec les chanoines dans la tourmente révolutionnaire... » avant que ses réflexions ne retrouvent un ton aigre-doux : « Depuis lors, le clocher, veuf de sa flèche, avait l'air d'un pigeonier. En 1856, de grandes réparations y ont été faites ; on lui a donné une autre forme qui ne vaut guère mieux ». En fait, la tour et la grande nef de l'église sont en style roman. Elles ont subi, au cours des siècles, bien des transformations dont quelques-unes ont altéré, il est certain, le style architectural de l'ensemble.

La tour avait été construite primitivement en moellons de granit, de même que les murailles de la nef principale. Les murs extérieurs de l'église étaient construits en moellons de grès ; ils ont reçu, à la fin du XVIII^e siècle, un revêtement en pierres du pays équarries ; ce qui s'est fait également pour la tour. On utilisera à cette fin, surtout en 1756, quantité de pierres déjà employées précédemment.

Il n'est pas un habitant de Fleurus que ne montre sa vieille tour avec fierté. Sur une base carrée de douze mètres de côté, elle a une